

Laisse battre ton cœur en Birmanie
Chapitre 7
Comprendre les bouddhistes

La Birmanie est un pays bouddhiste : cela se voit dès l'arrivée, cela se vit au quotidien et cela interpelle.

J'avais depuis longtemps perçu que le bouddhisme avait en Asie dans la vie de tous les jours une importance considérable. Mon premier vrai contact avec le bouddhisme est intervenu au Japon, à Kyoto pour être plus précis. La visite de tous ces temples qui entourent la ville ne laisse pas indifférent. Certes, dans un premier temps, comme tous les touristes, j'ai été frappé par les jardins, leur propreté et leur netteté, par les temples, par les nombreux moines qui y vivent. Tout pourrait s'arrêter à cette première impression exotique. La seconde visite dans ces mêmes temples donne une impression différente. Cette seconde visite se déroule déjà à un rythme différent, beaucoup plus lent. L'excitation de la découverte a disparu et un grand calme vous envahit. On voit les choses très différemment. Pas une feuille par terre ! Tiens, pourquoi ? Des jardins de graviers bien rangés, peignés chaque jour avec un soin infini, ce travail étant répété sans cesse. Tiens, curieux, mais pourquoi tout ce soin apporté à une surface couverte de graviers ? Et vous apprendrez la signification de cet arrangement, vous découvrirez derrière un caillou apparemment sans forme une tortue grand symbole de la durée. Ce jardinier qui effeuille les arbres à l'automne ! Ne pourrait on pas laisser les feuilles tomber naturellement ? Et vous apprendrez qu'il ne faut pas qu'elles soient souillées par le contact du sol. Ces arbres auxquels on impose une croissance sur des tuteurs ! Ne pourrait on pas les laisser tranquilles plutôt que de les torturer ! Mais surtout, ce bonze au crâne rasé qui regarde fixement sa feuille blanche, un long pinceau à la main, qui se concentre de plus en plus, totalement ignorant de son entourage, et qui soudainement se libère, libère sa main et trace sur le papier blanc des caractères puissants qui expriment tout ce qu'il a ressenti dans ces longues minutes de préparation. Après la concentration extrême, la libération d'une folle énergie intérieure.

Ces expériences m'avaient conduit à lire quelques ouvrages sur le bouddhisme. Très honnêtement, j'ai trouvé ces textes totalement hermétiques voire même abscons. Je les ai lus en français, puis j'ai lu les meilleurs spécialistes américains, en anglais....sans mieux comprendre ! Difficile d'accrocher mais surtout difficile de savoir de quoi l'on parle. Je prenais là une première leçon : ce qui est d'une acquisition simple n'a habituellement aucun intérêt. Seul celui qui va s'accrocher un peu, essayer de pénétrer un mode de pensée différent réussira peut être à intégrer ses lectures. Je me suis laissé aller à la facilité ! J'ai attaqué les auteurs les plus médiatiques, ceux faits pour le grand public occidental : le Dalai Lama, et sa multitude de livres de poche, puis Matthieu Richard. Commercial ! Tel a été ma première réaction. Bref, je n'étais pas fait pour comprendre cette religion (?), cette morale (?), cette philosophie (?) et je me disais, n'en parlons plus ! Le bouddhisme resterait pour moi quelque chose de parfaitement ésotérique

J'allais en fait « tout » comprendre (?) après quelques jours en Birmanie. Le bouddhisme n'est pas une religion ésotérique, avec plein de bouddhas assis, à croupetons, ou debout, aux mains gracieuses, au regard doux dans une face sereine que l'on doit vénérer. Le bouddhisme est une façon de vivre pleinement conscient de la fragilité de l'existence, extraordinairement tourné vers l'avenir, dans une recherche permanente du bien.

Le bouddhisme n'est donc ni une philosophie ni une religion, mais une leçon de vie. Il a pour but d'aider à la connaissance de soi, de pénétrer la vraie nature de la vie. Il repose sur Bouddha, sa doctrine, le dharma, et la communauté de vie des fidèles, le sangha.

Siddharta Gautama est né en 543 avant Jésus Christ dans le nord de l'Inde, où est déjà très développé le Jainisme lui-même une règle de conduite qui repose sur trois notions, le concept de la non violence, le karma c'est-à-dire la loi de l'acte, du mérite et de la faute, l'ascétisme. Il adopte ainsi nombre de caractères de l'hindouisme : la réincarnation (le samsara), la loi de l'acte, la compréhension de la nature de l'esprit humain qui peut être découverte par tout un chacun, par ses propres moyens et par l'expérience. Le bouddhisme ne croit pas en l'existence d'un dieu créateur, et ne croit pas en la rédemption. Il ne reconnaît pas l'existence de l'âme, éternelle, propre à chaque individu.

La vie de Gautama est une bien belle histoire. Est elle authentique ou n'est ce qu'une invention, mais alors par qui et pour quoi ? Fils d'un seigneur local, il vit la vie facile et riche d'un grand héritier. Protégé dans son palais, sa vie n'est faite que de distractions et de joies purement matérielles. Curieux, il souhaite connaître la vraie vie et accompagné de son serviteur, il sort du palais. Très vite il est confronté à trois rencontres importantes : la maladie, la pauvreté et la mort. De retour au palais, très perturbé, il décide de tout quitter et malgré toutes les manoeuvres de son père, il abandonne sa femme et son enfant et part seul une nuit dans la forêt. Il y mène une vie d'ascète, résistant à toutes les tentations pour finir par comprendre que le jeûne, l'ascétisme n'étaient pas la solution pour atteindre la sérénité. Il reprend alors une vie moins dure, se consacre à la méditation et enseigne quelques fidèles. Ayant achevé son long cheminement, il touche la sérénité parfaite et devient alors Bouddha. Il n'écrira jamais rien et son enseignement ne sera transmis que par voie orale.

Ceci explique l'une des grandes difficultés que rencontre tout un chacun qui essaie de comprendre l'émergence du bouddhisme. Les premiers écrits n'interviendront que beaucoup plus tard, alors que le bouddhisme initial a déjà fait l'objet d'interprétations, qu'il s'est lui-même modifié en fonction de l'environnement : ainsi, moins de 4 siècles après la mort de Bouddha, ont déjà eu lieu plusieurs conciles. Le dernier en 250 avant JC a acté la séparation entre le Petit Véhicule ou Hīnayāna ou bouddhisme theravada et le grand véhicule ou mahāyāna . Le Theravada est le bouddhisme des anciens, actif en Thaïlande, Birmanie, à Ceylan, au Laos et au Cambodge alors que le Mahayana est un bouddhisme plus évolué qui s'est adapté aux différents pays où il a tenté de s'implanter, pour être mieux accepté, mieux compris, comme en Chine puis en Corée et au Japon, au Tibet. Pour faire simple, très simple même, le premier se concentre sur l'individu, sur la recherche personnelle alors que le second cherche plutôt à s'occuper d'autrui.

Le grand empereur des Indes, Asoka, régnant sur la totalité de la péninsule va jouer un très grand rôle dans la diffusion du bouddhisme : après une guerre effroyable ayant causé plus de 100 000 morts, il décide de se convertir de l'hindouisme au bouddhisme. La paix va désormais régner sur toute la péninsule indienne. Il décide d'envoyer vers le nord puis vers le sud, des missionnaires qui vont dans les contreforts de l'Himalaya et à Ceylan établir le bouddhisme et ses pratiques.

Le bouddhisme en Birmanie

Le bouddhisme est omniprésent en Birmanie. Avant même d'atterrir à Yangon, le voyageur est surpris par le grand nombre de pagodes disséminées tout autour de la ville et surtout par la grande pagode Swedagon, bien visible de partout. Il y a une pagode dans chaque village, parfois plusieurs. La grande pagode Swedagon est l'une des plus grandes, des plus célèbres du pays. Elle domine toute la ville de Yangon. Du temps de Pierre Loti qui arrivait alors dans le pays par bateau, elle dominait déjà la ville, servant à tous de repère. Dès la sortie de l'aéroport, on passe devant un grand monastère, ce qui fait vite comprendre l'importance des bouddhistes dans le pays: à côté de la pagode sont distribués de nombreux bâtiments qui permettent d'héberger les très nombreux moines et les visiteurs qui viennent pour des retraites de quelques semaines. Chacun, et notamment les plus pauvres, va chercher à entrer dans l'une des deux grandes organisations qui vont assurer à la fois un statut et des moyens d'existences : les monastères et la communauté bouddhiste, l'armée !

Les moines « professionnels » ont pour mission de faire les enseignements, de tenir les offices, de participer aux grands événements de la vie de tout un chacun, la naissance, le mariage, les obsèques. Ils ont ainsi un rôle double : ils perpétuent l'enseignement de Bouddha, qui n'a jamais été écrit. Le novice reçoit l'enseignement d'un instructeur accompli qui a lui aussi été formé par un maître, lui-même disciple d'un autre maître et ainsi de suite ... la chaîne remontant à Bouddha lui-même. Cette notion de filiation est fondamentale dans le bouddhisme. En plus de ce rôle d'enseignant, les bonzes ont un rôle par l'exemple qu'ils donnent : ils mènent une vie morale rigoureuse, suivant les Cinq Préceptes, qui déterminent leur pratique alimentaire, leur interdit de danser, chanter, porter des ornements, d'utiliser des sièges élevés, de toucher l'or et les bijoux. Ils doivent abandonner tout bien personnel et ne gardent qu'un bol, pour recevoir les offrandes, trois tuniques, une ceinture, un rasoir et une aiguille.

Certains monastères ont un rôle supplémentaire : ils jouent le rôle de dispensaires, voire comme dans la ville la plus religieuse du pays, Sagaing, à quelques kilomètres de Mandalay, organisent de véritables hôpitaux spécialisés. J'ai ainsi eu l'occasion de visiter l'un d'eux, qui s'est spécialisé dans le traitement du glaucome, particulièrement fréquent dans le pays. Enfin, les monastères contribuent énormément à l'éducation des enfants, en les prenant en charge totalement pendant une période de temps variable et en assurant leur formation morale. Le monastère constitue en particulier la seule structure où peut être dispensé un enseignement totalement gratuit ! Il y a dans ces monastères un souci réel d'être efficace. Il y a des séances de vérification des connaissances (on n'a plus le droit en France de parler l'examen !). J'ai souvenir d'avoir rencontré un jeune moine qui « bachotait » dans un monastère de Mandalay et préparait son examen d'anglais en relisant à voix haute un texte dans un numéro de Time : il devait le lendemain parler en anglais de la guerre en Irak ! D'une pierre deux coups. Ses professeurs lui enseignaient les conséquences désastreuses d'un impérialisme certain : faire adopter un fonctionnement démocratique dans un pays qui ne sait pas ce que c'est et dans le même temps les bases de l'anglais parlé.



Il y aurait entre 500 et 600 000 moines à temps plein dans le pays. Leur présence est très visible jusque dans les plus petits villages. Ils sont les leaders spirituels, mais dans le même temps ils dépendent totalement de la population. Celle-ci assure leur subsistance quotidienne, mais aussi l'entretien des monastères, voire même le financement de leur déplacements à l'étranger. Cette aide s'exprime au quotidien, chaque matin, lorsque en file indienne, tenant leur bol noir dans les bras, serré sur leur cœur, les bonzes parcourent les rues du village ou de la ville, pieds nus, silencieux. Passant devant une maison, ils s'arrêtent, soulèvent le couvercle du bol, acceptent la nourriture, s'inclinent légèrement en avant et sans un mot continuent leur chemin. Cette aide aussi s'exprime par des donations: celles-ci peuvent être très importantes. L'importance de ces donations est bien visible : à l'entrée de chaque monastère et de chaque pagode, une urne est prévue, urne souvent transparente, pleine de coupures plus ou moins importantes. Mais l'urne est souvent de grande taille !

Les moines ont le privilège de pouvoir refuser les donations dont l'origine ne leur plaît pas. Pour exprimer ce refus, la méthode est très simple : le bonze tient le bol à offrande à l'envers ! Dans ce cas, le donateur se verra refuser la possibilité de gagner des points de crédit, points dont l'accumulation va permettre de définir le type de réincarnation dans la prochaine vie. Ainsi, selon votre comportement, selon que votre don est accepté ou non, vous vous réincarnez en rat dans les égouts de Chicago ou en petit caniche dans une famille riche en Californie. Cette pratique explique très certainement que les moines, de nature profondément pacifiste, ont pendant très longtemps accepté les donations parfois considérables que proposent les hommes du pouvoir. L'autorité ainsi, va pouvoir, malgré son comportement quotidien et l'oppression constante qu'elle exerce sur la population, ses magouilles et l'enrichissement personnel, se garantir une réincarnation dans les meilleures conditions ! Dans les périodes de tension politique ou d'abus de pouvoir par contre, les bonzes vont refuser ces mêmes donations, laissant ainsi entendre à tout un chacun que dans leur prochaine vie, ces méchants militaires connaîtront un triste destin !

Compte tenu de l'importance de leur rôle dans la vie de chacun, les moines professionnels ont droit, outre la prise en charge par la population de tous leurs besoins, à tous les égards dans les événements de la vie quotidienne : dans le bus ils ont des sièges réservés, comme dans la salle d'attente de l'aéroport et les services hospitaliers. Il y a même une chambre particulière en unité de soins intensifs réservée aux bonzes, mieux climatisée que la salle commune. « Monk only » est une petite affiche que l'on retrouve dans de nombreux endroits. D'une façon générale, les bonzes représentent la plus grande autorité morale du pays et ils sont extrêmement respectés. Cela dit, on est parfois frappé de leur réaction : j'avais été amené à opérer un jeune bonze qui présentait une maladie valvulaire extrêmement sévère. L'indication opératoire était formelle. Très vite s'est posée la question de savoir qui allait prendre en charge les frais de l'intervention et de l'hospitalisation. Personne n'osait poser la question. Finalement je décide d'en avoir le cœur net et pose directement la question. De toute évidence, aux yeux du malade, tout était dû, naturellement ! Compte tenu de ce que cela signifiait pour les autres malades, ce qui était donné à ce bonze ne serait plus disponible pour un « vrai » pauvre, compte tenu aussi du nombre limité de valves disponibles, bref de la pénurie ambiante, j'ose dire : « peut être ? le monastère pourrait faire un don, qui couvrirait les frais ! ». De toute évidence, ma proposition a beaucoup choqué !!

A côté des moines professionnels il y a les très nombreux hommes ou femmes qui vont rejoindre la communauté monastique pour des périodes de temps plus ou moins longues. Appelons les les intermittents du bouddhisme. Ils sont probablement beaucoup plus nombreux que les moines à temps plein. Ce sont des gens qui à un moment ou à un autre de l'existence vont abandonner toute vie professionnelle, sociale et familiale pour faire retraite dans un monastère. Les enfants de tout âge vont prendre les attributs des moines professionnels : ils deviennent les novices, à la tête et aux sourcils rasés. Ils sont habillés d'une toge rouge safran ou rose clair. Ils ne gardent aucun effet personnel hormis le bol noir à offrandes.



Le professeur Daniel Sidi, entouré de nous amis les jeunes novices, à Mandalay, en février 2007

La plus grande partie d'entre eux ne restera au monastère que quelques mois ou années, mais certains y resteront de très longues périodes de temps, devant parfois des permanents, chargés d'enseignement. Les adultes, homme ou femmes, de tous les milieux sociaux peuvent à tout moment s'intégrer à la vie monastique. Pendant sa retraite, le « civil » va vivre cette vie avec la plus grande rigueur : il partage le toit et le pain avec le moine, vit au même rythme que lui, levé tôt, partant avec eux chercher les offrandes, participant aux séances de méditation, partageant les repas du matin, respectant l'abstinence après midi jusqu'au prochain lever du soleil. Les conditions de vie sont spartiates : une cellule aux murs nus, dépourvue de tout meubles ou un petit bungalow sans confort aucun. Bien sûr aucun moyen de communication avec l'extérieur, ni radio, ni télévision, ni téléphone. De longues heures d'isolement complet et de longues séances de méditation dans une grande salle avec l'ensemble des moines. Mes amis chirurgiens ainsi vont faire retraite plusieurs fois par an dans les monastères de Sagaing ! Cette coupure complète du monde va permettre la méditation, la réflexion sur les grandes règles morales proposées par le bouddhisme. Il est surprenant de voir que ces règles, finalement adoptées, vont conditionner l'existence de chacun en dehors de ces séquences de vie monastique : la veille au soir d'une intervention, le matin avant d'entrer en salle d'opération pour les quatre ou cinq heures que va durer l'intervention, mes amis vont se retirer dans un espace de leur appartement et méditer. Le soir de l'intervention, quand tout s'est bien passé, j'ai droit à un « pas étonnant, j'avais bien médité », et quand il y a des problèmes, « le patient avait un mauvais karma ! ». Bref quelque soit l'évolution les principes bouddhistes permettent de se raccrocher à une évidence, le malade aille bien ou va mal !



Un petit monastère su 16^{ième} siècle dans le fin fond de l'état Shan

Les moines professionnels, à temps plein, indiquent à la population le chemin à suivre pour vivre « bien » c'est-à-dire suivre les recommandations de bouddha. Ceci va m'obliger à vous parler du bouddhisme !

Le bouddhisme tel que je le comprends

Tout repose sur les quatre nobles vérités.

La première noble vérité est très simple : la vie elle-même est par essence impermanente et donc par essence souffrance (dukkha). Rien dans la vie n'est jamais défini, tout change sans cesse, qu'il s'agisse d'évènements heureux ou malheureux. De la naissance à la mort, la vie n'est que changement. Tout est donc dukkha (souffrance), la naissance, la vieillesse, la séparation, la mort, toute expérience heureuse ou malheureuse. Dans la vie, tout évènement est la conséquence d'autres phénomènes : un phénomène apparaît quand certaines conditions (qui vous échappent) sont réunies mais le phénomène disparaît aussitôt, puisque d'autres conditions apparaissent. Ce qui apparaît permanent n'est que le résultat d'une illusion. Une chose disparaît, conditionnant l'apparition d'une autre chose, en une série de causes et d'effets. Il n'y a pas de substance invariable. On ne peut dire que c'est la vie qui se meut : la vie est le mouvement lui-même. La vie, c'est la roue, roue que l'on retrouve dans beaucoup d'images bouddhistes. La vie, c'est un flux continu et ce flux est par nature impermanent. La vie, selon Bouddha, ne serait ainsi en première approche que souffrance et douleur : nous commençons mal !

J'ai cru comprendre que ce mauvais commencement est en fait peut être la conséquence d'un malentendu ! Le terme dukkha est un terme pali, la langue de l'époque dans ce coin du monde. La traduction du pali en anglais ou français est difficile: vous ne connaissez pas beaucoup de dictionnaires pali-français ce qui ouvre la voie à beaucoup d'interprétations ! Certes, ce terme dukkha suggère la souffrance, la douleur, la peine. Mais, dans la bouche de Bouddha il a un sens beaucoup plus étendu : il implique à côté de souffrance les notions d'imperfection, d'impermanence, de conflit, de vide. Surtout, Bouddha constate également qu'à côté du malheur il y a le bonheur. La souffrance est de tout type, comme la naissance, la maladie, la vieillesse, la mort, la coexistence avec des personnes déplaisantes, des conditions de vie déplaisantes : c'est le dukkha. De même, le bonheur est de tout type : il peut être matériel ou spirituel, mais quel qu'il soit, il n'est pas permanent. Le changement interviendra. Quand le changement survient, il y aura alors douleur et souffrance. C'est encore le dukkha.

En réalité, il y a à côté de cette notion de dukkha=souffrance, selon Bouddha, une autre dimension dans le terme dukkha, probablement plus importante. L'individu est un ensemble de forces physiques et mentales en permanent changement. Cette notion explique en fait pourquoi la vie est impermanente : ce que nous sommes, « être », « individu », « moi », est une combinaison de forces et d'énergie physique et mentale en perpétuel changement. Ce que nous appelons «individu », « être », est ainsi conditionné.

L'individu est conditionné par les cinq agrégats. L'agrégat de la matière (la terre, le feu, l'eau, l'air) auquel correspondent les cinq organes matériels des sens (l'œil, le nez, l'oreille, la langue, le corps) et le mental est le fondement de tout. Le second agrégat est celui des sensations, sensations plaisantes ou déplaisantes que nous éprouvons lors du contact du physique et du mental avec le monde extérieur. Disons en passant, et ceci est essentiel, que l'organe mental ne s'oppose pas à l'organe physique : il n'est pas l'esprit, en opposition à la matière. Le troisième agrégat est celui des perceptions. De même que les sensations, il est six types de perceptions : ce sont les perceptions qui reconnaissent les objets physiques ou mentaux. Le quatrième agrégat est celui des formations mentales : l'attention, la volonté, la détermination, la confiance, la concentration, la sagesse, l'énergie, le désir, la répulsion, la haine, l'ignorance, la vanité, l'idée de soi.... Ces activités mentales constituent le karma.

Enfin, le cinquième agrégat est la conscience : la conscience visuelle a pour base l'œil, pour objet une forme visible. La conscience mentale a pour base l'organe mental et pour objet l'idée ou la pensée. La conscience est un acte d'attention à la présence d'un objet. La conscience dépend donc de la matière, de la sensation, de la perception, et des formations mentales. Naturellement tous ces constituants sont impermanents, en perpétuel changement. Ce que nous appelons l'être, l'individu, combinaison des cinq agrégats, est ainsi totalement impermanent. Telle est la première noble vérité et l'analyse de son fondement.

La seconde noble vérité est très simple à comprendre : l'origine de la souffrance est le désir. En effet, le grand drame de l'homme, ce qui va le rendre malheureux, est de croire qu'il peut interrompre cette évolution constante, qu'il va pouvoir figer un événement heureux, ou faire disparaître un événement malheureux. Ce désir, qui est la cause de la souffrance de l'homme est le désir des plaisirs des sens, mais aussi la soif de l'existence et du devenir. Par soif et désir, il faut entendre aussi bien soif et désir de biens matériels, mais aussi attachement aux idées, aux théories, aux croyances. Soif, désir, avidité, cupidité, donnent naissance à tout type de souffrance. Le problème essentiel de l'homme est donc bien le désir, ce désir de changer les événements et leur cours.

En première analyse, à ce stade de la description de l'enseignement de Bouddha, une première impression s'impose: le bouddhiste est pessimiste. En fait, il n'en est rien. En effet l'enseignement propose la troisième noble vérité.

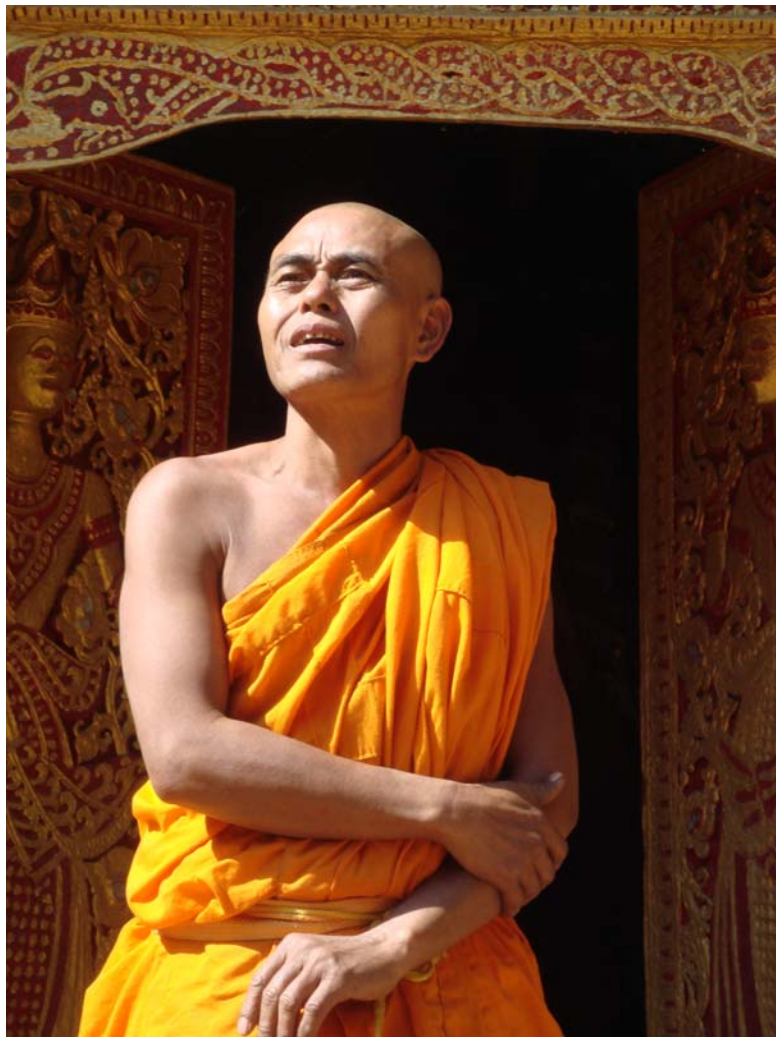
La troisième noble vérité nous apprend que la guérison est possible! L'homme peut échapper à la souffrance en comprenant que les faits sont conditionnés (première noble vérité), donc qu'ils échappent par nature à toute influence humaine, donc au désir (deuxième noble vérité). Supprimer l'avidité et le désir supprimera la souffrance. C'est tout simple !

Enfin, la quatrième noble vérité. Elle définit les facteurs qui permettront la cessation du désir. C'est la prescription magistrale, le traitement suprême! Ces facteurs qui permettent d'éteindre le désir donc la souffrance sont au nombre de huit : la parole juste, l'action juste, les moyens d'existence justes, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste, la compréhension juste, la pensée juste. Ces huit facteurs constituent ce que l'on appelle l'octuple sentier. Ils énoncent les trois principes essentiels à la préparation spirituelle, donc à l'absence de souffrance: la conduite morale, la concentration et la sagesse. La méditation, sous toutes ses formes facilite l'acquisition de la conduite morale, de la sagesse.

Cet ensemble de quatre vérités définit ce que l'on appelle le dharma (l'enseignement) bouddhiste. On peut être très frappé par le fait que tout est très structuré dans cet enseignement : à un diagnostic (l'impermanence de la vie et la cause du problème, le désir), il annonce que la guérison est possible, si l'on obtient la cessation du désir en acceptant et en suivant le traitement prescrit. Le détail de ce traitement comprend les mesures indiquées dans l'octuple sentier, qui se résume en fait en la conduite éthique, la discipline mentale et la sagesse.

Ainsi, tout un chacun, s'il admet le diagnostic et le traitement proposé, peut être le plus heureux des hommes : il n'a plus ni crainte, ni anxiété. Aucun changement ne peut le perturber. Il voit les choses telles qu'elles sont. Il est maladroit d'être impatient devant la souffrance: cela ne fait pas disparaître la souffrance. Par contre, comprendre la souffrance, comment elle vient, comment elle peut disparaître, travailler avec énergie et détermination à

sa disparition, fait perdre à la souffrance toute réalité. Le bouddhiste décidément n'est pas un pessimiste !



Un bonze dans l'état Shan, à proximité de la frontière avec la Thaïlande, dans le Triangle d'or : la robe est d'inspiration thaïlandaise. Le bouddhisme ne connaît pas les frontières !

Tout l'enseignement des bonzes va donc consister à faire comprendre ces quatre vérités, et faire en sorte que chacun puisse leur donner vie, c'est-à-dire mettre en pratique les préceptes de l'octuple sentier, les règles de vie. Au final, c'est la cessation du dukkha. Dans le même temps, Bouddha fait savoir que le plus ou moins grand respect de ces règles va conditionner l'avenir, jouer un rôle essentiel dans le mouvement permanent qu'est le samsara, cette succession sans fin de vies, mouvement qui s'interrompra quand on aura assuré la fin du dukkha et ce sera alors le nirvana, la béatitude éternelle, la fin du mouvement perpétuel.

Vous conviendrez que tout ceci est un peu ésotérique, dharma, dukkha, samsara, ...(cela n'évoque t il pas un parfum ?) ...nirvana (l'extase absolue), mais il n'est pas inintéressant de revenir aux fondamentaux : leur analyse permet de comprendre et ne peut que faire conclure au caractère très cohérent de l'ensemble du développement.

Je vous ai décrit ce que j'ai compris du bouddhisme birman, un bouddhisme très authentique et très pur, celui du Petit Véhicule, le bouddhisme Théravada. Il apparaît essentiellement centré sur l'homme et la démarche que doit faire tout homme pour mettre un terme à la souffrance originelle.

Je vous avais indiqué que lors du premier concile, un schisme était apparu dans la communauté et que des variantes du bouddhisme étaient apparues. C'est le grand véhicule qui, pour s'imposer ou pour survivre (?) s'est adapté à l'environnement. L'arrivée du bouddhisme en Chine par exemple a posé un problème puisque depuis le cinquième siècle avant JC, le confucianisme et le taoïsme s'étaient développés. Une « guerre de religion » s'est développée, avec aux diverses périodes de l'histoire de la Chine, la primauté de l'une ou celle de l'autre. Mais, quinze à vingt siècles plus tard, aujourd'hui, tout s'est gentiment mélangé et chacune des grandes orientations philosophiques a survécu. Le bouddhisme reste très présent dans ce grand amalgame : la méditation, le contrôle de soi dans la certitude que rien n'est, que tout est déterminé par des circonstances restent la base du bouddhisme zen au Japon ou chan en Chine comme ils le sont dans le Petit Véhicule. Les outils à la disposition de l'homme pour suivre l'enseignement bouddhiste initial ont évolué : à la méditation se sont rajoutées des pratiques comme le tir à l'arc, la calligraphie, et même pour les plus modernes le swing du golfeur. La concentration permet d'augmenter lors de la descente du club la puissance libérée, accumulée pendant la montée ce qui permettra à la petite balle blanche d'être propulsée avec une plus grande énergie !

Cette coexistence puis cette interpénétration respective de chacune des grands courants philosophiques qui se sont développés au cours des siècles en Asie, les modifications induites par les conditions locales toujours très différentes constituent une question de grand intérêt, mais vous me permettrez d'attendre la retraite (prochaine) pour entrer au fond du problème et vous restituer une vue simple d'un problème complexe ! J'espère que vous ne considérez pas ce problème comme trivial : si tel est le cas, vous vous exposez au risque de ne rien comprendre aux chinois et à ce qui se passe aujourd'hui en Chine, à toujours mélanger un japonais et un chinois ! Grande, alors, sera votre surprise quand vous réaliserez l'ampleur du problème !

Le bouddhisme au quotidien

Le birman lambda vit son bouddhisme au quotidien de façon très intense. Passant devant une pagode ou une grande image de Bouddha, le chauffeur de taxi lâche le volant et joint les deux mains en signe de prière, tout en inclinant la tête. L'exercice est terrifiant, déjà en soi, mais surtout parce qu'il se répète sans cesse : il y a des pagodes et des images de bouddha un peu partout ! Le birman a intégré la visite à la pagode dans ses activités quotidiennes. Il suffit de voir la foule qui monte chaque matin avant le lever du soleil vers la grande pagode de Yangon, la ferveur qui règne sur l'esplanade, l'importance des offrandes pour être convaincu. Cette esplanade est en plus un vrai lieu de vie, où vont se réunir les amis ou les familles, où chacun vient se reposer, partager un repas.



La pagode Swedagon à Yangon rassemble chaque jour la population de la ville et les nombreux pèlerins. Pour nous, la visite est un moment de grand calme.

Le plus frappant est le temps que le birman consacre à la méditation. Quelque soit le métier, le birman sait ménager dans sa journée le temps de la concentration et de la réflexion. Ces périodes ne durent pas nécessairement très longtemps. Elles permettent à chacun de prendre le recul nécessaire devant les événements les plus anodins de l'existence. Elles aident à chercher à faire le bien et ce quelque soit l'environnement, à penser à l'impact sur autrui de ses propres actions, de son propre comportement. Bien sûr, ceci est parfois dérisoire voire choquant. J'ai souvenir des conséquences désastreuses chez un malade d'une décision de l'un des médecins de l'hôpital. Il se dédouanait de sa responsabilité en évoquant un mauvais karma, celui du malade et le sien ! Ce qui m'a franchement énervé ! Facile, trop facile ! S'il avait fait un petit effort, pris la peine de prendre en considération tous les paramètres cliniques du malade, il aurait peut être pris une meilleure décision et évité la catastrophe ! Le fait que dans la vie tout soit conditionné et que l'homme a peu d'action sur le cours des choses a parfois bon dos ! Mais dans l'ensemble, ce souci permanent de faire le bien donne au fonctionnement en communauté beaucoup de fluidité, beaucoup de sérénité. Le « nous sommes très pauvres, peut être, mais nous sommes surtout très richesdans notre cœur » est un commentaire qui revient assez souvent, et ce dans les différentes classes sociales.

Le vrai bouddhiste est indulgent. Je me souviens avoir expliqué à un grand Maître que je ne me sentais pas du tout prêt à l'isolement d'une retraite, que quitte à m'extraire de la vie professionnelle je préférais quelques jours de vacances dans un endroit sympa avec si possible la possibilité de nager dans une mer agréable ou un beau golf. Sa réponse m'a surpris : vous

faites retraite tous les jours en salle d'opération, lorsque concentré sur le travail à faire, vous oubliez complètement le monde extérieur ! Telle fût sa réaction. Quelle indulgence ! Mais à y repenser, je la trouve pleine de bon sens. Si être bouddhiste est se concentrer sur son travail, chercher en soi le meilleur possible pour atteindre la perfection du geste, alors je suis bouddhiste et ce, sans le savoir, depuis longtemps ! Les réflexions d'un autre Maître sur le problème du don d'organe, que j'ai déjà rapportées par ailleurs, sont un autre exemple de la manière dont le bouddhisme oriente le comportement de tout un chacun. Le plus caricatural est la réaction d'une famille birmane face à une mauvaise nouvelle, du type, il est trop tard ; l'intervention n'a pas de sens; le risque opératoire est trop élevé. Pas de jérémiades, mais, beaucoup de dignité, beaucoup de signes de gratitude pour le temps passé, les efforts faits pour trouver une solution au problème.

L'observation et le partage de la vie quotidienne avec nos amis birmans conduisent tout de même à se poser quelques questions. La première concerne l'influence politique que jouent ou pourraient jouer les bonzes et leur communauté, la seconde les dérives du système.

L'influence politique tout d'abord. Elle est considérable, même si parfois, on est frappé par une apparente bonne entente entre moines bouddhistes et pouvoir politique en place.



Photo de l'Autorité en visite à la grande pagode Mahamoudi, à Mandalay, exposée à l'entrée principale.

Cette bonne entente apparente est en fait une façade. Certes, l'accueil qui est fait à ces généraux dont le comportement au quotidien va autant à l'encontre des grands principes bouddhistes et la communauté des bonzes interpelle : voir tous ces généraux, pieds nus, à genoux, se prosterner devant les images de bouddha, entourés de bonzes, fait plus que

surprendre celui qui ne pensait qu'entre ces deux communautés ne pouvait exister que la confrontation. Par ailleurs, on peut avoir du mal à accepter l'idée que les sommes d'argent considérables offertes dans les pagodes puissent être collectées sans que le pouvoir politique n'intervienne et ne prélève une dîme, quand on sait son avidité devant toute personne ou toute institution qui a de l'argent.

En réalité, les bonzes sont très clairs dans leur opposition au pouvoir en place et dans l'affirmation quotidienne des grands principes du bouddhisme. Pour faire simple, on peut dire que ce qu'ils sont et ce qu'ils enseignent est en opposition totale avec les valeurs et le comportement de l'autorité politique au pouvoir. Les principes de l'octuple sentier ne laissent place à aucun doute. Ils rappellent sans cesse que les militaires au pouvoir, qui sont (aussi) bouddhistes, ne vivent pas selon les préceptes, sont en contradiction avec les règles de l'octuple sentier et que par voie de conséquence, ils doivent s'attendre au pire pour leur vie future. Ils font ainsi ce qu'ils peuvent pour soulager la souffrance du peuple, mais aussi tout ce qui est en leur pouvoir pour dénoncer le comportement de l'autorité, pour rappeler que celle-ci doit mettre en place tout ce qui est nécessaire pour soulager cette souffrance. En dehors de ces prises de position, ils savent aussi passer aux actes. Pour ceux qui en douteraient, il suffit de rappeler les événements du 8.8.88 : les bonzes ont alors sans aucune ambiguïté pris parti pour les mouvements démocratiques et ce, au péril de leur existence. Le prix qu'ils ont payé pour le soutien aux mouvements démocratiques a été probablement très élevé. Les disparitions de bonzes ont semblé t-il être nombreuses.

L'exemple donné par la Lady, Aung San Suu Kyi est intéressant à analyser. La Lady, comme tout le monde l'appelle dans le pays, est privée de liberté depuis près de vingt ans. Elle passe toutes ses journées en méditation, et ce depuis de nombreuses années. Elle incarne très précisément ce qu'il faut faire pour vivre dans le bien, selon les préceptes. Elle est extrêmement respectée par toute la population. Est-ce parce qu'elle vit au quotidien selon les préceptes bouddhistes ? Ou bien, est-ce parce qu'elle est la fille d'un héros national ? La jeune génération n'a pas connu la période de l'indépendance, et ignore probablement tout de l'un des birmanes les plus actifs dans la lutte contre l'anglais, mort brutalement en pleine séance parlementaire, au cours d'un attentat. Quoiqu'il en soit, elle incarne aujourd'hui le symbole de l'opposition au pouvoir en place, et ceci bien qu'elle ne fasse rien, qu'elle ne puisse rien faire. Elle paraît avoir plus d'influence localement que tous les hommes birmanes en exil dont la population n'entend jamais parler. Cette forme d'opposition, basée sur la non intervention mais l'exemple personnel paraît bien être la forme la plus efficace d'une opposition totale. Ceci conduit à penser qu'il n'est pas utopique de croire qu'un assouplissement de la pression exercée au quotidien sur la population par cette attitude non violente sera possible. La révolution se fera peut-être tranquillement.

Ainsi, si l'on cherche à se projeter dans l'avenir, on a du mal à croire que cette communauté bouddhiste importante par ses effectifs et son aura ne jouera pas, comme la Lady, un rôle décisif dans la sortie, inéluctable, de la situation actuelle.

Le second point qui interpelle, délicat, est cette impression de mercantilisme qui se dégage parfois de l'observation du fonctionnement de la communauté bouddhiste. J'ai eu cette mauvaise impression à trois reprises. Tout d'abord dans la rue, à un carrefour important de Yangon, une immense affiche faisant la promotion de la construction d'une pagode à Paris. Je veux bien que l'on construise une pagode à Paris : j'irai peut-être ! Mais il me gêne qu'elle soit construite avec des fonds collectés au Myanmar ! Je connais trop maintenant la situation de la population pour accepter qu'un seul shiatt collecté dans le pays soit consacré à ce projet.

La seconde « mauvaise » impression m'est venue au terme d'une discussion passionnante avec un bonze important dans l'un des plus grands monastères de Yangon : il m'a invité à la fin de l'entrevue, dans ses quartiers privés. Il m'a alors montré son « joyau » : une statue de Bouddha recouverte d'un nombre incroyable de pierres précieuses aussi superbes les unes que les autres, toutes d'une très grande valeur. Je n'ai de ma vie jamais vu une telle concentration de pierres précieuses. Je me suis étonné et j'ai fait part, candidement, de ma gêne. Ne pourrait-on pas faire profiter la population si pauvre de toutes ces richesses ? La réponse ne m'a pas convaincu : elle s'est résumée à un grand sourire et un très, très long silence ! La troisième mauvaise impression m'est venue au cours de la visite chez un autre grand maître : entouré de téléphones portables, il ressemblait plus à un homme d'affaire au travail qu'à un maître es philosophie se préparant à ses enseignements. Là encore, j'ai joué le candide parfait, et la réponse m'a surpris : il est important de « vendre » le bouddhisme dans le monde entier. Je communique beaucoup, je voyage beaucoup. Cherchez à savoir le coût d'une retraite dans un « sangha » en France ou le coût d'une place pour écouter le Dalai Lama lors de ses tournées de conférence en occident ! Vous comprendrez vite que ces bonzes ont un grand sens des affaires ! Ciel, que de mauvaises pensées !



Dans chacune des quatre grandes allées couvertes qui mènent à Bouddha dans les pagodes sont installées des centaines de petites échoppes. Certaines vous proposent des représentations de Bouddha en trois dimensions, multicolores, d'un goût parfait ! et made in China ! Très décoratif sur la cheminée ou sur votre bureau ! En plus, « c'est pas cher » et « lucky money » !

J'ai bien conscience qu'un spécialiste lisant mes commentaires sur le bouddhisme et son influence sur la société birmane pourrait dire: le pauvre il n'a rien compris ! Mais cela n'a pas d'importance et comme un vrai bouddhiste dirait : l'essentiel en fait n'est pas la vérité puisqu'il n'y a pas de vérité mais la perception que chacun se fait de la vérité !